

Une aventure d'amour vieille de 19 siècles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **31 (1963)**

Heft 4

PDF erstellt am: **30.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une Aventure d'amour vieille de 19 siècles

Une aventure revue et corrigée pour les besoins de la cause — je m'empresse de l'avouer, une aventure qui rappellera le « Satiricon » à quelques-uns, et amusera quelques autres — je l'espère, du moins ! Nous sommes au premier siècle de notre ère, Néron régnant à Rome (54 à 68). La scène se passe à Ephèse, ville d'Ionie, sur la mer Egée.

Il y avait alors à Ephèse deux jeunes amis qui s'aimaient d'amour tendre, Myron, l'aîné, le plus riche, sculpteur de son métier, et Giton, le cadet, de plus beau, modèle le jour et greluchon la nuit. Myron vint à mourir avant l'âge. Giton fut atterré, consterné. Il ne se contenta pas, suivant l'usage, de suivre le convoi funéraire, les cheveux au vent et se meurtrissant la poitrine avec les ongles, sous le regard apitoyé des badauds. Il accompagna le cher disparu jusqu'en son dernier gîte, et quand le corps eut été déposé dans le caveau, à la manière des Grecs, il voulut le veiller et le pleurer jour et nuit, jusqu'à ce que mort s'en suive. Témoins impuissants de son affliction sans borne, ni père et mère, ni proches, ni même les magistrats de la cité ne purent l'arracher du tombeau. « Là était la raison qu'il avait eue de vivre, disait-il, là était maintenant sa raison de mourir. » Depuis trois jours il n'avait pris aucune nourriture, et cependant son chagrin ne faisait qu'empirer, alimenté par ses dernières forces. Si dur que ce soit de mourir à vingt ans, il ne voyait d'autre issue à son triste sort, et s'en réjouissait même douloureusement. C'est tout juste si, au milieu de ses larmes, il trouvait le courage de ranimer la lampe mortuaire, chaque fois que la flamme défailait. Ainsi, dans toute la ville, il n'était bruit que de l'admirable Giton, modèle de fidélité. Vraiment, on n'avait jamais vu ça ! — « Un amour unique », disaient les hommes de toutes les classes. — « Un amour unique », disaient les femmes jalouses.

Dans le même temps, le Gouverneur de la province fit mettre en croix un brigand, cela tout contre le caveau où notre jeune héros pleurerait toutes les larmes de ses yeux. La nuit qui suivit l'exécution, le légionnaire romain chargé de garder la croix pour qu'on ne vint pas enlever le corps et lui assurer une sépulture, crut voir une lumière qui vacillait parmi les tombes, et entendre des plaintes et des gémissements. L'envie le prit d'en savoir davantage. (Je dois dire ici, entre parenthèses, que les cimetières d'Orient sont comme des terrains vagues, des jardins en friche, qui n'ont rien de l'horreur nocturne des nôtres, surtout pas quand la lune se joue dans les cyprès.) Oubliant donc un instant son devoir, le soldat s'approcha du sépulcre hanté; et là, dans l'ombre de la grotte, il aperçut, tel un fantôme, un beau jeune homme qui se lamentait, agenouillé aux pieds d'un corps dans un suaire. Pensant qu'il s'agissait d'un fils pleurant son père, et tout ému de compassion filiale, il exhorta l'affligé à ne point s'obstiner dans une douleur superflue : « Tous nous avons même fin et même suprême demeure, dit-il mais demeure encore moins belle que celle de tous les autres hommes » Puis étant allé quérir sa maigre pitance de troupier, il tenta de mettre une olive dans la bouche de l'aspirant au suicide. Mais celui-ci ne voulait rien entendre des beaux discours de la raison ni manger le fruit offert, et ne donnait que plus

d'éclat à sa bruyante douleur. Le soldat cependant ne battit pas en retraite; au contraire, il se fit plus pressant, plus cajoleur et pour finir plus convaincant. Décidé à vaincre, en vrai Romain qu'il était, il poursuivit son tendre siège jusqu'à ce que l'autre, prêt à défaillir, pensât déjà se rendre à plus fort que soi. Devinant une brèche dans le rempart, le militaire poussa hardiment ses positions: «Que te sert de mourir de faim et de t'enterrer vivant? Pourquoi rendre une âme innocente avant le temps marqué par le destin? Crois-tu que les mânes d'outre-tombe soient sensibles à ton sacrifice? Ce corps qui gît sous tes yeux doit t'encourager à jouir de la vie. Ah! reviens à l'existence, et pendant qu'il en est temps encore, goûte avidement aux joies de la lumière et de l'amour; c'est moi, soldat, qui te le dis.»

Personne n'entend sans plaisir une voix jeune et mâle vous chatouiller l'oreille en parlant de tout près; personne ne résiste à la douce pression d'un bras d'airain. Aussi Giton, se laissant faire douce violence, cessa ses larmes et prit enfin un peu de nourriture. Puis réconforté et désaltéré, et bien assis sur de solides genoux, il prêta malgré lui l'oreille aux cajoleries de l'étranger. Ce dernier ne manquait pas de grâce ni de stature, et sans doute aussi avait-il lu «L'Art d'aimer.»²⁾ Bref, nos deux jeunes gens dormirent sans façon sur le même manteau, bien mieux que sur une couche épaisse de peaux de bêtes, et sans plus s'occuper de Myron que s'il n'eût jamais existé. La lampe aussi s'était éteinte.

Cependant les parents du crucifié, voyant que la surveillance s'était relâchée autour du gibet, détachèrent nuitamment leur pendu et lui rendirent les derniers devoirs, tandis que notre gardien, n'ayant d'yeux que pour son amour du moment, oubliait totalement sa consigne. Mais le lendemain, lorsqu'il vit la croix sans cadavre, effrayé du supplice qui le menaçait, vite il s'en fut conter à son ami le malheur qui lui était arrivé. «Il n'attendrait pas, disait-il, la sentence du juge le condamnant à prendre sur la croix la place du disparu, et, de sa propre épée, il se ferait lui-même justice de sa négligence. Un dernier baiser du petit lui donnerait le courage de se frapper en plein cœur.» Mais le freluquet ne l'entendait pas ainsi. Au diable les vieilles amours, quand les nouvelles ont tant de charme et de nerf. Ce n'est pas tous les jours qu'on fait la conquête de Mars. Et sans la moindre hésitation: «Aux dieux ne plaise, dit-il, que je voie périr en même temps les deux êtres qui me furent les plus chers au monde. J'aime mieux pendre le mort que perdre le vivant.» Et joignant le geste à la parole, on mit en croix Myron à la place du brigand, et le légionnaire prit dans le cœur de Giton la place laissée libre par le mort tant pleuré.

Moralité (je la prends aussi dans le «Satiricon», page 82); l'amitié est un mot qui dure aussi longtemps que ce mot est utile. *Bichon*

1) D'après Pétrone

2) Ovide